

Ornicar ?

Bulletin périodique du Champ freudien



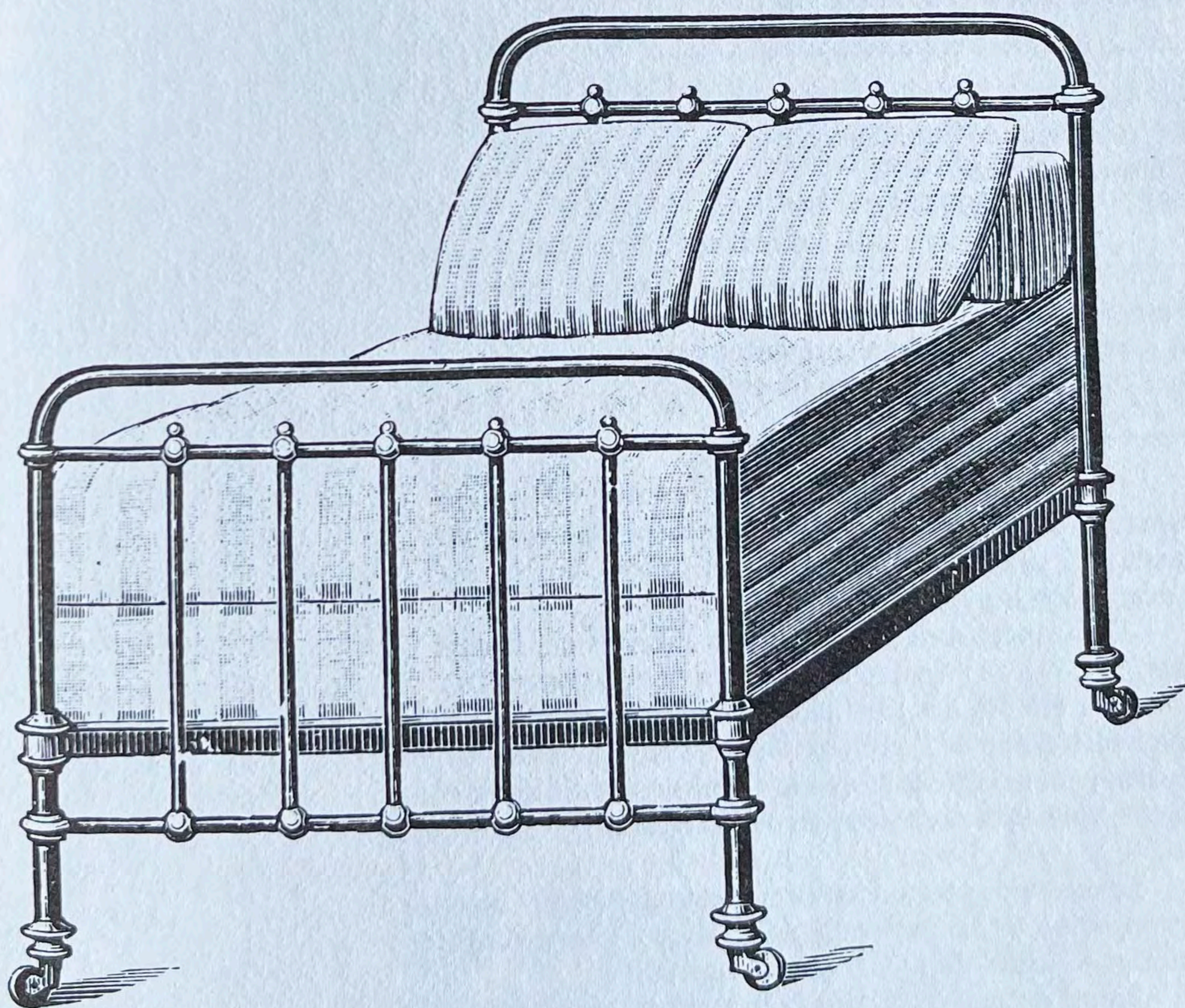
9

J. Lacan, « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar ?* n° 9, Lyse, Paris 1977, p. 5-14.

J. Lacan, « Apertura della Sezione clinica », *La psicoanalisi* n° 55, Astrolabio, Roma 2014, pp. 11-18.

Per solo uso interno, per scopi didattici e di ricerca, senza alcun fine commerciale e/o scopo di lucro.

CLINIQUE
PSYCHANALYTIQUE



OUVERTURE DE LA SECTION CLINIQUE

par Jacques Lacan

Qu'est-ce que la clinique psychanalytique ? Ce n'est pas compliqué. Elle a une base - C'est ce qu'on dit dans une psychanalyse.

En principe, on se propose de dire n'importe quoi, mais pas de n'importe où - de ce que j'appellerai pour ce soir le dire-vent analytique. Ce vent a bien sa valeur - quand on vanne, il y a des choses qui s'envolent. On peut aussi se vanter, se vanter de la liberté d'association, ainsi nommée.

Qu'est-ce que ça veut dire, la liberté d'association ? - alors qu'on spéculé au contraire sur ceci, que l'association n'est absolument pas libre. Certes, elle a un petit jeu, mais on aurait tort de vouloir l'étendre jusqu'au fait qu'on soit libre. Qu'est-ce que veut dire l'inconscient, sinon que les associations sont nécessaires ? Le dit ne se socie pas à l'aventure. Ce sur quoi nous comptons, c'est que le dit se socie - chaque fois qu'il ne se dissocie pas, ce qui après tout est concevable, mais ce n'est certainement pas d'être dissocié qu'il est libre. Rien de plus nécessaire que l'état de dissociation quand on se l'imagine régir ce qu'on appelle le rapport à l'extérieur.

J'ai dit l'extérieur. On veut que cet extérieur soit un monde. Or la présupposition du monde n'est pas tout à fait fondée, le monde est plus émondé qu'on ne pense. Il est cosmographié.

Le mot cosmos a bien son sens, il l'a conservé, il porte sa trace dans divers modes dont nous parlons du cosmos, on parle de cosmétiques ... Le cosmos, c'est ce qui est beau. C'est ce qui est fait beau - par quoi ? en principe par ce que nous appelons la raison. Mais la raison n'a rien à faire dans le "faire beau" qui est une affaire liée à l'idée de corps glorieux, laquelle s'imagine du symbolique rabattu sur l'imaginaire. Mais c'est un court-circuit. Il faut Erwin Rhode pour se rendre compte de cette sorte de débilité mentale d'où naissent ces mômeries. C'est avec ça qu'on fait les momies. Preuve que cette incroyable croyance que le corps dure toujours sous forme d'âme, est enracinée depuis très longtemps.

Tout ça est très contemporain de ce que nous appelons le savoir. C'est de l'inconscient qu'il s'agit. Et ça n'est pas brillant - il faut faire un effort pour ne pas croire qu'on est immortel. Voyez ce que j'ai radiophoné là-dessus dans Scilicet, où je me suis rhodé.

Alors, il faut cliniquer. C'est-à-dire, se coucher. La clinique est toujours liée au lit - on va voir quelqu'un couché. Et on n'a rien trouvé de mieux que de faire se coucher ceux qui s'offrent à la psychanalyse, dans l'espoir d'en tirer un bienfait, lequel n'est pas couru d'avance, il faut le dire. Il est certain que l'homme ne pense pas de la même façon couché ou debout, ne serait-ce que du fait que c'est en position couchée qu'il fait bien des choses, l'amour en particulier, et l'amour l'entraîne à toutes sortes de déclarations. Dans la position couchée, l'homme a l'illusion de dire quelque chose qui soit du dire, c'est-à-dire qui importe dans le réel.

La clinique psychanalytique consiste dans le discernement de choses qui importent et qui seront massives dès qu'on en aura pris conscience. L'inconscience où on en est quant à ces choses qui importent, n'a absolument rien à faire avec l'inconscient, qu'avec le temps j'ai cru devoir désigner de l'une-bévue. Il ne suffit pas du tout que l'on ait soupçon de son inconscient pour qu'il recule - ce serait trop facile. Ça ne veut pas dire que l'inconscient nous guide bien.

Une bévue a-t-elle besoin d'être expliquée ? Certainement pas. Simplement, la psychanalyse suppose que nous sommes avertis du fait qu'une bévue est toujours d'ordre signifiant. Il y a une bévue quand on se trompe de signifiant. Un signifiant est toujours d'un ordre plus compliqué qu'un simple signe. Ce n'est pas parce qu'un signifiant s'écrit en signe que c'est moins vrai. Une flèche par exemple désignant l'orientation, c'est un signe, mais ce n'est pas un signifiant. En s'écrivant, un signifiant se réduit dans la portée de ce qu'il signifie. Ce qu'il signifie a en effet à peu près n'importe quel sens dans une langue donnée. Pour mesurer l'affaire, prenez par exemple le sens du mot devoir en français - doit et avoir, le devoir entendu au sens des moeurs, le dû, ... Quel sens donner à ce que Freud a avancé dans sa Traumdeutung, où il l'a mijoté son inconscient ? - sinon qu'il y a des mots qui là se représentent comme ils peuvent ?

Je dois dire que, bien qu'on ait voulu nous faire de Freud un écrivain, la Traumdeutung est excessivement confuse. C'est même tellement confus qu'on ne peut pas dire que ça soit lisible. J'aimerais savoir si quelqu'un l'a vraiment lue de bout en bout. Moi, par devoir, je m'y suis obligé. En tout cas, traduit en français, ça n'a pas les mêmes qualités qu'en allemand. En allemand

ça se tient, mais ça ne rend pas pour autant plus claire la notion d'inconscient, de l'Unbewusst.

Vous connaissez le schéma. Il y a la Wahrnehmung au début - c'est ce qui sert en allemand à désigner la perception - et puis quelque chose passe, fait des progrès, il y a différentes couches de Wahrnehmung, à la suite de quoi il y a l'UBW, l'inconscient, et après ça, le Vorbewusst, le préconscient, et de là, ça passe à la conscience, Bewusstsein. Eh bien, je dirai que, jusqu'à un certain point, j'ai remis sur pied ce que dit Freud. Si j'ai parlé de "retour à Freud", c'est pour qu'on se convainque d'à quel point c'est boiteux. Et il me semble que l'idée de signifiant explique tout de même comment ça marche.

Le signifiant ne signifie absolument rien. C'est comme ça que de Saussure a exprimé la chose - il a parlé d'arbitraire, et en effet il n'y a aucune espèce de lien entre un signifiant et un signifié, il y a seulement une sorte de dépôt, de cristallisation qui se fait, et qu'on peut aussi bien qualifier d'arbitraire que de nécessaire, au sens où Benveniste agitait ce mot. Ce qui est nécessaire, c'est que le mot ait un usage, et que cet usage soit cristallisé, cristallisé par ce brassage qu'est la naissance d'une nouvelle langue. Il se trouve que, on ne sait pas comment, il y a un certain nombre de gens qui à la fin en font usage. Qu'est-ce qui détermine l'usage qu'on fait d'une langue ?

C'est un fait qu'il y a cette chose que, reprenant un terme de Freud, j'appelle condensation. Ce qui est curieux, c'est que la condensation laisse la place au déplacement. Ce qui est contigu n'élimine pas la glissade, c'est-à-dire la continuité. La Traumdeutung, ce n'est pas du tout ce qu'on s'imagine. On a traduit ça la Science des Rêves ; depuis, une dame a corrigé Meyerson, et a appelé ça l'Interprétation des Rêves. Mais en réalité, ce dont il s'agit, c'est de la Deutung, bedeuten ne fait là que redoubler la bévue, et en effet, pour ce qui est de la référence, on sait bien que la bévue est coutumière. Deuten veut dire le sens, c'est ce qui de-veut-dire. Ces petits jeux entre le français et l'allemand servent à élasticiser le bavardage, mais le bavardage garde toute sa colle.

La langue, à peu près quelle qu'elle soit, c'est du chewing-gum. L'inouï, c'est qu'elle garde ses trucs. Ils sont rendus indéfinissables du fait de ce qu'on appelle le langage, et c'est pourquoi je me suis permis de dire que l'inconscient était structuré comme un langage. La linguistique - l'ex-sistence du signifiant dans la linguistique - un psychanalyste ne peut pas ne pas en tenir compte, mais elle laisse échapper comment la vérité se maintient à ce

qu'il faut bien dire être sa place, sa place topologique - raison pourquoi je me suis permis de parler de tores, dans un temps.

L'inconscient donc n'est pas de Freud, il faut bien que je le dise, il est de Lacan. Ça n'empêche pas que le champ, lui, soit freudien.

Le rêve diffère, différend, de différencier de façon non manifeste certes, et tout à fait énigmatique - il suffit de voir la peine que Freud se donne - ce qu'il faut bien appeler une demande et un désir. Le rêve demande des choses, mais là encore, la langue allemande ne sert pas Freud, car il ne trouve pas d'autre moyen de la désigner que de l'appeler un souhait, Wunsch, qui est en somme entre demande et désir.

Pour chacun, on ne sait par quelle voie, quelque chose chemine de ces premiers propos entendus, qui fait que chacun a son inconscient. Freud avait donc raison, mais on ne peut pas dire que l'inconscient soit par lui vraiment isolé, isolé comme je le fais par la fonction que j'ai appelée du symbolique, et qui est pointée dans la notion de signifiant.

Supposer que la clinique psychanalytique, c'est ça, indique une direction à ceux qui s'y consacrent. Il faut trancher - l'inconscient, est-ce oui ou non ce que j'ai appelé à l'occasion du bla-bla ? Il est difficile de nier que Freud, tout au long de la Science des Rêves, ne parle que de mots, de mots qui se traduisent. Il n'y a que du langage dans cette élucubration de l'inconscient. Il fait de la linguistique sans le savoir, sans en avoir la moindre idée. Il va même à se demander si le rêve a une façon d'exprimer la négation, il dit d'abord que non, s'agissant des relations logiques, et il dit après que le rêve trouve quand même un truc pour désigner la négation. Le non dans le rêve existe-t-il ? Question que Freud laisse en suspens, sur laquelle il se contredit, c'est certain. Cela ne suffit pas pour que nous le chopions là-dessus, mais il reste très frappant que la clinique psychanalytique ne soit pas plus assurée. Pourquoi ne demande-t-on pas raison au psychanalyste de la façon dont il se dirige dans ce champ freudien ?

Evidemment, je ne suis pas chaud-chaud ce soir pour dire que quand on fait de la psychanalyse, on sait où on va. La psychanalyse, comme toutes les autres activités humaines, participe incontestablement de l'abus. On fait comme si on savait quelque chose. Il n'est pourtant pas si sûr que ça que l'hypothèse de l'inconscient ait plus de poids que l'existence du langage.

Voilà ce que je voulais dire ce soir.

Je propose que la section qui s'intitule à Vincennes "de

la clinique psychanalytique" soit une façon d'interroger le psychanalyste, de le presser de déclarer ses raisons.

Que ceux qui trouvent un bout à dire sur ce que j'ai avancé ce soir le déclarent.

QUESTIONS
ET REPONSES

Marcel Czermak : Dans le petit papier que vous avez rédigé à destination de cette Section clinique, vous écrivez que la clinique est "le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter".

Jacques Lacan : J'ai écrit ça, et je ne renie pas les choses que j'ai écrites. Ça m'entraînerait à des complications.

M. C. : Mais elle est également prise dans une dialectique de parole, et ce n'est pas sans relation avec la vérité.

J. L. : Le plus stupéfiant est que Freud n'y croit jamais, que quiconque lui dise la vérité. Il suffit de lire la Traumdeutung pour s'apercevoir que la vérité, il ne croit jamais qu'il puisse l'atteindre. Dire que la vérité est liée à ces sortes de noeuds, à ces chaînes que je fais, explique précisément le côté éperdu de cette recherche dans la Traumdeutung de ce qui est vraiment la vérité. La vérité n'est pas sans rapport avec ce que j'ai appelé le réel, mais c'est un rapport lâche. La façon la plus claire dont se manifeste la vérité, c'est le mensonge - il n'y a pas un analysant qui ne mente à jet continu, jusque dans sa bonne volonté de tomber juste dans les carreaux que Freud a dessinés. C'est bien pourquoi la clinique psychanalytique consiste à réinterroger tout ce que Freud a dit. C'est comme ça que je l'entends, et que dans mon bla-bla à moi, je le mets en pratique.

M. C. : D'un côté, le registre symbolique est dénombrable, d'un autre côté ...

J. L. : Il y a un certain nombre de mots dans le dictionnaire, mais qui ne suffisent pas à rendre compte de l'usage de la langue.

M. C. : D'un autre côté, le réel est plutôt difficilement dénombrable. Comment la clinique peut-elle être alors l'objet d'une transmission ?

J. L. : D'accord. Une des choses que j'ai manqué à mettre en valeur, c'est qu'il y a un champ que j'ai désigné par le nom de la jouissance de l'Autre, qui est à représenter pour ce qu'elle est, c'est-à-dire comme inexistante. Ce qu'il faudrait, c'est donner corps - c'est le cas de la dire - à cette jouissance de l'autre absente, et faire un petit schéma, où l'imaginaire serait en continuité avec le réel. L'imaginaire fait évidemment partie du réel, le fait qu'il y ait des corps fait partie du réel. Sur le fait qu'il y a de la vie, nous pouvons éperdument cogiter et même élucubrer - ce n'est pas plus mauvais qu'autre chose, l'ADN et sa double hélice - il n'en reste pas moins que c'est à partir de là qu'est concevable qu'il y ait des corps qui se reproduisent. Les corps, ça fait donc partie du réel. Par rapport à cette réalité du corps qui rêve et qui ne sait faire que ça, par rapport à cette réalité, c'est-à-dire à sa continuité avec le réel, le symbolique est providentiellement la seule chose qui à cette affaire donne son noeud, qui, de tout cela, fait un noeud borroméen.

Jacques-Alain Miller : La clinique des névroses et la clinique des psychoses nécessitent-elles les mêmes catégories, les mêmes signes ? Une clinique des psychoses peut-elle, selon vous, prendre son départ d'une proposition comme : "le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant", avec ce qui s'en suit de l'objet a ? $\$$, a , S_1 , S_2 , ces termes sont-ils appropriés à la clinique du psychotique ?

J. L. : La paranoïa, je veux dire la psychose, est pour Freud absolument fondamentale. La psychose, c'est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas.

J. A. M. : Est-ce que dans la paranoïa, le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ?

J. L. : Dans la paranoïa, le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant.

J. A. M. : Et vous pouvez y situer "fading", objet a ... ?

J. L. : Exactement.

J. A. M. : Ce serait à montrer.

J. L. : Ce serait sûrement à montrer, c'est vrai, mais je ne le montrerai pas ce soir.

Solange Faladé : Que faut-il penser de la fin d'une analyse chez un paranoïaque, si cette fin est l'identification au symptôme ?

J. L. : Il est bien certain que le paranoïaque, non seulement il s'identifie au symptôme, mais que l'analyste s'y identifie également. La psychanalyse est une pratique délirante, mais c'est ce qu'on a de mieux actuellement pour faire prendre patience à cette situation incommode d'être homme. C'est en tout cas ce que Freud a trouvé de mieux. Et il a maintenu que le psychanalyste ne doit jamais hésiter à délirer.

Un participant : Vous avez même dit un jour que vous étiez psychotique.

J. L. : Oui, enfin, j'essaie de l'être le moins possible ! Mais je ne peux pas dire que ça me serve. Si j'étais plus psychotique, je serais probablement meilleur analyste. Ce que Freud a fait de mieux, c'est l'histoire du Président Schreber. Il est là comme un poisson dans l'eau.

J. A. M. : Là, il n'est pas allé auprès d'un lit, il a pris un texte.

J. L. : C'est tout à fait vrai. Il n'est pas allé faire bavarder le Président Schreber. Il n'en reste pas moins qu'il n'est jamais plus heureux qu'avec un texte.

J. A. M. : J'ai encore une chose à vous demander, qui concerne la pratique de la psychothérapie, dont nous aurons à parler dans cette Section clinique. Vous avez naguère lâché cette formule sans fard : "la psychothérapie ramène au pire". Ça devrait impliquer qu'on ne peut à la fois se dire "lacanien" et "psychothérapeute". Je me demande jusqu'à quel point on prend ça au sérieux, et, à dire vrai, jusqu'à quel point vous prenez au sérieux ce que vous avez dit.

J. L. : J'ai dit ça avec sérieux.

J. A. M. : Les psychothérapies, ça n'est pas la peine ?

J. L. : C'est certain, ce n'est pas la peine de thérapier le psychique. Freud aussi pensait ça. Il pensait qu'il ne fallait pas se presser de guérir. Il ne s'agit pas de suggérer, ni de convaincre.

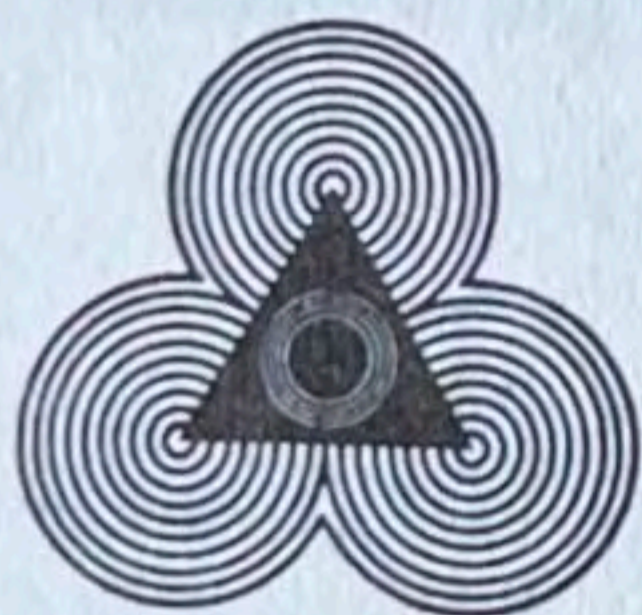
J. A. M. : Et en plus, il pensait que pour le psychotique, ce n'était pas possible, purement et simplement.

J. L. : Exactement.

Personne n'a quelque chose d'autre à mettre comme grain de sel ? La clinique psychanalytique doit consister non seulement à interroger l'analyse, mais à interroger les analystes, afin qu'ils rendent compte de ce que leur pratique a de hasardeux, qui justifie Freud d'avoir existé.

La clinique psychanalytique doit nous aider à relativiser l'expérience freudienne. C'est une élucubration de Freud. J'y ai collaboré, ce n'est pas une raison pour que j'y tienne. Il faut tout de même se rendre compte que la psychanalyse n'est pas une science, n'est pas une science exacte.

Texte établi
par J. A. Miller.



Jacques Lacan

Apertura della Sezione clinica

Che cos'è la clinica psicoanalitica? Non è complicato. Essa ha una base: è quello che si dice in una psicoanalisi.¹

In principio ci si propone di dire qualunque cosa, ma non da dovunque – da quello che stasera chiamerò il dir-vento analitico. Vento che ha un suo valore: quando si spula, ci sono cose che volano via. Ci si può anche *vantare*, vantarsi della cosiddetta libertà di associazione.

Che cosa vuol dire libertà di associazione, quando, al contrario, c'è una elucubrazione sul fatto che l'associazione non è libera per niente? Certo essa ha un po' di gioco, ma sarebbe un errore volerlo estendere fino al fatto che uno sia libero. Che cosa vuol dire l'inconscio se non che le associazioni sono necessarie? Il detto non si *socia* a casaccio. La cosa su cui noi contiamo è che il detto si socia – ogni volta che non si dissocia, cosa che dopotutto è concepibile, ma non è certo per il fatto di essere dissociato che è libero. Niente è più necessario dello stato di dissociazione quando si immagina che esso orchestra quello che chiamiamo il rapporto con l'esterno.

Ho detto *esterno*. Si vuole che l'esterno sia un mondo. Ora la presupposizione del mondo non è del tutto fondata. Il mondo è più *mondato* di quanto non si pensi. È cosmografiato.

La parola cosmo ha un suo senso, lo ha mantenuto, ne porta la traccia nei diversi modi in cui parliamo del cosmo, parliamo di cosmetici... Il cosmo è ciò che è bello. È ciò che è fatto bello – da che cosa? In linea di massima da quello che noi chiamiamo la ragione. Ma la ra-

¹ Testo pubblicato su *Ornicar?*, n. 9, 1977, pp. 7-14, e stabilito da Jacques-Alain Miller.

gione non ha niente a che vedere con il “fare bello”, che è una faccenda legata all’idea del corpo glorioso, la quale si immagina a partire dal simbolico ripiegato sull’immaginario. Ma è un corto circuito. C’è voluto un Erwin Rohde per rendersi conto di questa sorta di debilità mentale da cui nascono quelle pagliacciate. È così che si fanno le mummie. È la prova che l’incredibile credenza che il corpo duri per sempre sotto forma di anima è radicata da molto tempo.

Tutto ciò è contemporaneo con quello che chiamiamo sapere. È dell’inconscio che si tratta. E non è lampante – bisogna fare uno sforzo per non credere di essere immortali. Andate a vedere quello che ho radiofonato a questo proposito in *Scilicet*, dove mi sono robdato.

Allora bisogna clinicare. Vale a dire coricarsi. La clinica è sempre legata al letto – si va a vedere qualcuno che è coricato. E non si è trovato niente di meglio che far sdraiare coloro che s’offrono alla psicoanalisi nella speranza di trarne un beneficio, cosa che non è scontata, bisogna pur dirlo. È sicuro che l’uomo non pensa nello stesso modo sdraiato o in piedi, anche perché nella posizione sdraiata fa un sacco di cose, l’amore in particolare, e l’amore lo porta a fare dichiarazioni di ogni sorta. Nella posizione sdraiata l’uomo ha l’illusione di dire qualcosa che sia un dire, vale a dire che importi nel reale.

La clinica psicoanalitica consiste nel discernere le cose che importano e che saranno massicce non appena se ne avrà preso coscienza. Lo stato d’incoscienza in cui ci troviamo, rispetto alle cose che importano, non ha niente a che fare con l’inconscio, che, col tempo, ho pensato bene di indicare come *une bévue*.² Non è affatto sufficiente avere un barlume del proprio inconscio affinché esso indietreggi – sarebbe troppo facile. Ciò non significa che l’inconscio ci guidi bene.

Bisogna spiegare *une bévue*? Sicuramente no. Semplicemente la psicoanalisi suppone che siamo avvertiti del fatto che *une bévue* è sempre dell’ordine del significante. C’è *une bévue* quando ci si sbaglia di significante. Un significante è sempre di un ordine più complicato di un semplice segno. Un significante non è meno vero solo perché si scrive con un segno. Per esempio, una freccia che indica l’orientamento è un segno, ma non è un significante. Scrivendosi, un significante si riduce nella portata di ciò che significa. Ciò che esso significa ha infatti

² Letteralmente un abbaglio. Nel termine francese è presente l’assonanza con l’*Unbewusst* freudiano. Lacan darà al *Seminario XXIV* il titolo: *L’insu que sait de l’une-bevue s’aile à mourre*.

grosso modo qualunque senso in una data lingua. Per misurare la faccenda prendete per esempio il senso del termine *devoir* in francese:³ *doit et avoir*,⁴ il dovere inteso nel senso dei costumi, il dovuto... Quale senso dare a ciò che Freud ha detto nella *Traumdeutung* in cui ha preparato a fuoco lento il suo inconscio se non che lì ci sono delle parole che si rappresentano come possono?

Devo dire che, anche se hanno voluto farne uno scrittore, la *Traumdeutung* di Freud è eccessivamente confusa. Anzi, è talmente confusa che non si può dire che sia leggibile. Mi piacerebbe sapere se qualcuno l'ha veramente letta dall'inizio alla fine. Io mi ci sono obbligato, per dovere. Comunque, tradotta in francese non ha le stesse qualità che in tedesco. In tedesco sta in piedi, ciononostante non rende più chiara la nozione d'inconscio, dell'*Unbewusst*.

Conoscete lo schema. Vi è la *Wahrnehmung* all'inizio – è la cosa che serve in tedesco per indicare la percezione – e poi qualcosa passa, fa progressi, ci sono diversi strati di *Wahrnehmung*, in seguito c'è l'*UBW*, l'inconscio, dopo di che il *Vorbewusst*, il preconscious e da lì passa alla coscienza, *Bewusstsein*. Ebbene dirò che, fino a un certo punto, ho rimesso in sesto quello che Freud dice. Se ho parlato di “ritorno a Freud” è per far sì che ci si convinca di quanto tutto ciò zoppi-chi. E mi sembra che l'idea di significante spieghi comunque come funziona la faccenda.

Il significante non significa assolutamente niente. De Saussure esprime la cosa in questo modo: ha parlato di arbitrario e, in effetti, non c'è nessun tipo di nesso tra un significante e un significato. C'è solo una specie di deposito, di cristallizzazione che si produce e che può essere qualificata sia come arbitraria sia come necessaria, nel senso in cui Benveniste sbandierava questo termine. Quello che è necessario è che la parola abbia un uso e che tale uso sia cristallizzato, cristallizzato dalla mescolanza che costituisce la nascita di una nuova lingua. Ora, chissà come mai, capita che un certo numero di persone alla fine la usino. Che cos'è che determina l'uso che si fa di una lingua?

Fatto sta che esiste questa cosa che, riprendendo un termine di Freud, chiamo condensazione. Cosa strana, la condensazione lascia lo spazio allo spostamento. Ciò che è contiguo non elimina lo scivolamen-

³ In italiano, “dovere”.

⁴ Termini di contabilità.

to, cioè la continuità. La *Traumdeutung* non è affatto quello che immaginiamo. Lo hanno tradotto *La Science des Rêves*; dopo di che una signora ha corretto Meyerson chiamandola *L'Interprétation des Rêves*.⁵ Ma, in realtà, si tratta della *Deutung*, *bedeuten* non fa altro che raddoppiare la *bévue* e, in effetti, per quanto riguarda il riferimento, sappiamo bene che la *bévue* è abituale. *Deuten* vuol dire il senso, è quello che *de-veut-dire*.⁶ Questi giochini tra il francese e il tedesco servono a elasticizzare la chiacchiera, ma la chiacchiera mantiene tutta la sua colla.

La lingua, qualsiasi essa sia, è *chewingum*. La cosa incredibile è che conserva tutti i suoi giochetti. Questi sono resi indefinibili dal fatto di ciò che chiamiamo linguaggio, ed è per questo che mi sono permesso di dire che l'inconscio è strutturato come un linguaggio. Della linguistica – l'ex-sistenza del significante nella linguistica – uno psicoanalista non può non tenerne conto, ma essa lascia sfuggire in che modo la verità si mantiene a quello che bisogna chiamare il suo posto, un posto topologico – ragion per cui, un tempo, mi sono permesso di parlare di tori.

L'inconscio, quindi, non è di Freud, devo dirlo, è di Lacan. Ciò non impedisce che il campo sia freudiano.

Il sogno differisce, *differeud*,⁷ perché differenzia, certo in modo non manifesto e del tutto enigmatico – basta vedere la pena che si dà Freud –, quello che bisogna chiamare una domanda e un desiderio. Il sogno chiede delle cose, ma anche lì, la lingua tedesca non aiuta Freud, dato che egli non trova un altro modo di indicarlo se non chiamandolo auspicio, *Wunsch*, il quale, insomma, si trova tra domanda e desiderio.

Per ognuno, non sappiamo per quale via, qualcosa si muove da questi primi discorsi sentiti, che fanno sì che ognuno abbia il proprio inconscio. Freud aveva dunque ragione, ma non possiamo dire che l'inconscio sia stato veramente isolato da lui, isolato come lo faccio io, tramite la funzione che ho chiamato simbolico, e che è contrassegnata nella nozione di significante.

Supporre che la clinica psicoanalitica sia questo indica una direzione a coloro che vi si dedicano. Bisogna decidere: l'inconscio è o non è quello che ho chiamato all'occasione un bla-bla? È difficile negare che Freud, in tutta *L'interpretazione dei sogni*, parli solo di parole, di parole

⁵ In italiano *L'interpretazione dei sogni*.

⁶ Letteralmente, "di-vuol-dire". In francese si percepisce la contrazione fra *devoir* e *vouloir*.

⁷ Omofono di *dit Freud*, "dice Freud".

che si traducono. Non c'è che linguaggio in tale elucubrazione dell'inconscio. Egli fa linguistica senza saperlo, senza averne la minima idea. Arriva perfino a chiedersi se il sogno abbia un modo di esprimere la negazione. Prima dice di no, trattandosi delle relazioni logiche; in seguito dice che il sogno trova comunque qualcosa per indicare la negazione. Nel sogno, il no esiste? Questione che Freud lascia in sospeso, su cui, certo, si contraddice. Cosa che non è sufficiente per prenderlo in castagna. Colpisce comunque che la clinica psicoanalitica non sia maggiormente garantita. Perché non si chiede ragione allo psicoanalista sulla modalità in cui si muove nel campo freudiano?

Ovviamente, non sono molto incline stasera a dire che, quando si fa psicoanalisi, sappiamo dove andiamo. La psicoanalisi, come tutte le altre attività umane, incontestabilmente partecipa dell'abuso. Si fa come se si sapesse qualcosa. Non è tuttavia sicuro che l'ipotesi dell'inconscio abbia più peso dell'esistenza del linguaggio.

Ecco che cosa vi volevo dire stasera.

Propongo che la sezione, che a Vincennes porta il titolo "della clinica psicoanalitica", sia un modo di interrogare lo psicoanalista, di spingerlo a dichiarare le sue ragioni.

Coloro i quali hanno qualcosa da dire su quanto ho detto stasera lo dicano.

Domande e risposte

MARCEL CZERMAK: Nel foglio che ha redatto, destinato a questa sezione clinica, Lei scrive che la clinica è "il reale in quanto è l'impossibile da supportare".

JACQUES LACAN: L'ho scritto e non rinnego le cose che ho scritto. Mi porterebbe troppe complicazioni.

MARCEL CZERMAK: Ma essa è presa anche in una dialettica di parole e non è priva di relazioni con la verità.

JACQUES LACAN: È sorprendente che Freud non crede mai che uno gli dica la verità. Basta leggere la *Traumdeutung* per rendersi conto di come egli non creda mai di poter raggiungere la verità. Dire che la verità è legata a queste specie di nodi, a quelle catene che faccio, spiega per l'appunto il lato frenetico della ricerca, nella *Traumdeutung*, di ciò che è veramente la verità. La verità non è senza rapporto con quanto ho chiamato il reale, ma si tratta di un rapporto allentato. Il modo più

chiaro in cui si manifesta la verità è la menzogna: non c'è un analizzante che non menta a getto continuo, perfino nella sua buona volontà di cadere giusto nei quadri disegnati da Freud. Proprio per questo la clinica psicoanalitica consiste nell'interrogare di nuovo tutto ciò che ha detto Freud. Io la penso così, e nel mio bla-bla lo metto in pratica.

MARCEL CZERMAK: Da un lato il registro simbolico è enumerabile, dall'altro...

JACQUES LACAN: Nel dizionario c'è un certo numero di parole, ma questo non basta per render conto dell'uso della lingua.

MARCEL CZERMAK: Dall'altro lato il reale è piuttosto difficile da enumerare. In che modo allora la clinica può essere oggetto di una trasmissione?

JACQUES LACAN: D'accordo. Una delle cose che non ho messo in rilievo è il fatto che c'è un campo da me designato con il nome di godimento dell'Altro, che è da rappresentare per quello che è, vale a dire come inesistente. Bisognerebbe dare corpo – è il caso di dirlo – a questo godimento dell'Altro, godimento assente, e fare uno schemino in cui l'immaginario sarebbe in continuità con il reale. L'immaginario ovviamente fa parte del reale. Il fatto che ci siano dei corpi fa parte del reale. Sul fatto che c'è vita possiamo cogitare senza fine, e perfino elucubrare – non è peggio di altre cose, il DNA e la sua doppia elica, anche se è partendo da lì che è concepibile che ci siano dei corpi che si riproducono. I corpi fanno quindi parte del reale. Rispetto a questa realtà del corpo che sogna e che non sa fare altro, rispetto a questa realtà, vale a dire la sua continuità con il reale, il simbolico è provvidenzialmente l'unica cosa che a questa faccenda dà un nodo che, di tutto questo, fa un nodo borromeo.

JACQUES-ALAIN MILLER: La clinica delle nevrosi e la clinica delle psicosi richiedono le stesse categorie, gli stessi segni? Può, secondo Lei, una clinica delle psicosi prendere avvio da una proposizione come: "il significante rappresenta il soggetto per un altro significante" con quello che ne segue rispetto all'oggetto a ? S, a, S_1, S_2 , sono termini adeguati alla clinica dello psicotico?

JACQUES LACAN: La paranoia, voglio dire la psicosi, è per Freud assolutamente fondamentale. La psicosi è ciò davanti a cui lo psicoanalista non deve indietreggiare in nessun caso.

JACQUES-ALAIN MILLER: Nella paranoia, il significante rappresenta il soggetto per un altro significante?

JACQUES LACAN: Nella paranoia il significante rappresenta il soggetto per un altro significante.

JACQUES-ALAIN MILLER: E lei vi può situare "fading", oggetto *a...*?

JACQUES LACAN: Esattamente.

JACQUES-ALAIN MILLER: Sarebbe da mostrare.

JACQUES LACAN: Sarebbe sicuramente da mostrare, è vero, ma non lo mostrerò questa sera.

SOLANGE FALADÉ: Che cosa bisogna pensare della fine analisi di un paranoico, se questa fine è l'identificazione con il sintomo?

JACQUES LACAN: Sia ben chiaro che non si identifica con il sintomo solo il paranoico, ma ugualmente vi si identifica l'analista. La psicoanalisi è una pratica delirante, ma tuttavia attualmente è quello che abbiamo di meglio per far portare pazienza in questa situazione scomoda di essere uomo. In ogni caso è ciò che Freud ha trovato di meglio. E ha riaffermato che lo psicoanalista non deve mai esitare a delirare.

UN PARTECIPANTE: Un giorno, Lei ha anche detto di essere psicotico.

JACQUES LACAN: Sì, ma cerco di esserlo il meno possibile. Ma non posso dire che questo mi serva. Se fossi più psicotico sarei probabilmente un analista migliore. Ciò che Freud ha fatto di meglio è la storia del Presidente Schreber. Ci sguazza a suo agio.

JACQUES-ALAIN MILLER: In questo caso non si è recato vicino a un letto, ma ha preso un testo.

JACQUES LACAN: È assolutamente vero. Non è andato a far chiacchiere il Presidente Schreber. Rimane comunque che non è mai così felice quanto con un testo.

JACQUES-ALAIN MILLER: Ho ancora una cosa da chiederLe sulla pratica della psicoterapia di cui dovremo parlare nella Sezione clinica. Tempo fa, Lei ha detto questa formula senza mezzi termini: "la psicoterapia riporta al peggio". Questo dovrebbe implicare che non ci si possa dire "lacaniano" e allo stesso tempo "psicoterapeuta". Mi domando fino a che punto questa affermazione venga presa sul serio e, a dire il vero, fino a che punto Lei stesso prenda sul serio quello che ha detto.

JACQUES LACAN: L'ho detto con serietà.

JACQUES-ALAIN MILLER: Le psicoterapie non valgono la pena?

JACQUES LACAN: Certo, non vale la pena terapiare lo psichico. Anche Freud lo pensava. Pensava che non bisognava affrettarsi a guarire. Non si tratta né di suggerire né di convincere.

JACQUES-ALAIN MILLER: In più pensava che, per lo psicotico, semplicemente non era possibile.

JACQUES LACAN: Esattamente.

Nessun altro vuole ancora dire la sua? La clinica psicoanalitica deve consistere non solo nell'interrogare l'analisi, ma anche nell'interrogare gli analisti affinché rendano conto di quanto la loro pratica abbia di azzardato, per giustificare Freud di essere esistito.

La clinica psicoanalitica deve aiutarci a relativizzare l'esperienza freudiana. Si tratta di una elucubrazione di Freud. Io vi ho collaborato, ma non è un motivo perché ci tenga. Bisogna comunque rendersi conto che la psicoanalisi non è una scienza, non è una scienza esatta.

Traduzione di Antonio Di Ciaccia e Michelle Daubresse